



LAURIE
COLWIN

Frank et Billy



LES GRANDS ROMANS

autrement

Quand Frank rencontre Josephine, dite Billy, ils ont tout pour se détester. Mais les contraires s'attirent et les voici embarqués dans une relation dévorante, faite de malice et de réparties. Seul problème : ils sont tous les deux mariés.

Frank et Billy est un roman culte, l'histoire inoubliable d'un amour doux-amer.

« La reine des récits élégants,
entre Woody Allen
et Françoise Sagan. »

Grazia



autrement

Conception graphique © Raphaëlle Faguer

Illustration © Shutterstock

Laurie COLWIN

Frank et Billy

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Elishéva Marciano*

Éditions Autrement **Littérature**

Titre original : *Another Marvellous Thing*

© Laurie Colwin, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986.

© Éditions Autrement, 1999, pour la traduction.

© Éditions Autrement, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7467-5243-6

Ma maîtresse

Ma femme est méticuleuse, élégante et bien habillée, mais ma maîtresse, elle, affiche un négligé pratiquement sans limites. Je ne dois visiblement pas être le genre d'homme à avoir une maîtresse distinguée, de celles qu'on voit dans les films français, qui ont rendez-vous au bar d'un hôtel de luxe, sortent leur étui à cigarettes d'un sac en crocodile ou retrouvent leur amant sur un pont, vêtues d'une cape à la dernière mode. Ma maîtresse me reçoit affublée d'un pantalon de velours côtelé tout usé, d'une couleur indéfinissable, mais dont on devine qu'il a été vert, d'un pull-over gris, d'une vieille chemise de son frère cadet, au col élimé, et chaussée de mocassins antédiluviens bons pour la poubelle, aux contreforts rafistolés avec du chatterton. Quand je les ai vus pour la première fois, je les ai trouvés ahurissants et j'ai dit :

— Mais qu'est-ce que tu fais avec des chaussures pareilles ?

Ma maîtresse est une personne sérieuse, souvent mélancolique, qui a le chic pour mettre dans ses phrases le moins d'intonation possible.

— Elles étaient plutôt sympas à l'époque ; je les ai portées un maximum, et maintenant, elles me servent de pantoufles.

Elle s'appelle Joséphine Delielle et on la surnomme Billy. Moi, c'est Francis Clemens, et, à part ma maîtresse, personne ne m'appelle Frank. La première fois que nous nous sommes retrouvés au lit, ma maîtresse m'a fixé d'un œil indifférent en disant :

— Qu'est-ce que c'est chou. Au lit avec Frank et Billy !

Une image me revient constamment : Billy, l'air exaspéré, repousse les cheveux qui lui tombent sur le front. Elle fronce facilement les sourcils, semble souvent perplexe, se vexe pour un rien. Au cinéma, les hommes ont des maîtresses qui les dorlotent, les chouchoutent, les réconfortent, des maîtresses passionnées et décoratives. Mais moi, j'ai une maîtresse presque toujours maussade. Elle n'aime pas

faire comme le commun des mortels, ce n'est pas son style. Elle ne cherche pas à faire du charme ni à jouer les coquettes, et elle ne porte pas de dessous affriolants. Elle a pris l'habitude de dire de moi que je suis sa « petite nénette », ou bien elle m'appelle *sa* maîtresse, comme dans la phrase : « Avant que tu ne deviennes ma maîtresse, je menais une vie irréprochable. »

Malgré cela, je suis sûr de ses sentiments. Je sais qu'elle m'aime, mais en aucun cas elle ne me le déclarerait ouvertement. Elle préfère biaiser et dire, par exemple, quelque chose du genre : « Être amoureuse de toi, ça me met les nerfs à vif. »

Schéma d'une rencontre type. L'après-midi, entre deux et trois heures. J'arrive et je sonne. Les Delielle, qui ont l'air d'avoir pas mal d'argent, occupent un duplex dans une vieille maison de ville. Billy ouvre la porte. Je suis là, avec ma cinquantaine et mon manteau de tweed. J'ai froid aux mains. J'aimerais les glisser sous son pull-over informe. Elle me toise de la tête aux pieds. Elle me gratifie de ce qui chez elle tient lieu de sourire, une moue mi-figue, mi-raisin.

Parfois elle enfle son manteau et nous sortons prendre l'air. Parfois nous montons dans son bureau. Billy est spécialiste en histoire de l'économie. Elle donne des cours dans une école de commerce, écrit des articles dans deux ou trois revues pour intellos. Son mari, Grey, est le génie attiré d'un groupe d'experts en économie politique. Ils forment ce qu'on appelle un couple brillant, ou du moins est-ce l'image qu'ils donnent. Je ne suis pas manchot, moi non plus. Après avoir été pendant des années banquier dans un établissement d'investissement, je travaille à domicile comme consultant. J'écris, moi aussi, dans deux ou trois revues pour intellos. C'est que nous avons beaucoup de points communs, ma maîtresse et moi, enfin, en apparence.

Le bureau de Billy est un vrai capharnaüm. Elle aime bien étaler ses papiers partout. Comme elle n'accorde aucune importance à ce qui l'entoure, son lieu de travail est une petite pièce nue et désolée. À sa question :

— Qu'est-ce que tu as fait de ta journée ?
j'énumère :

— Petit déjeuner avec ma femme, Véra, lecture des journaux après son départ au travail, une heure environ au téléphone avec des

clients, un saut à la librairie de mon quartier, quelques coups de fil supplémentaires, un sandwich sur le pouce, elle.

— Un de ces jours, toi et moi on devrait aller déjeuner ensemble. On devrait toujours emmener sa maîtresse au restaurant. Toi et moi, on partagerait les frais, ce qui fait que chacun sortirait sa maîtresse. D'une pierre deux coups.

— Je ne demande pas mieux que de t'emmener au restaurant, mais tu n'aimes pas ça.

Billy se contente de grommeler. Elle se met à fixer sa bibliothèque comme si elle cherchait un volume qui ne serait pas à sa place et ensuite, avec un peu de chance, elle m'accorde un regard qu'on pourrait interpréter comme une gentillesse du style : « Si je te donnais un dollar ou deux, daignerais-tu enlever tes vêtements ? »

Au lieu de cela, je la prends dans mes bras. Ses paroles sont un code pour m'indiquer que Grey est en déplacement. Ce n'est pas toujours le cas, et alors j'ai simplement le droit de l'embrasser, ce qui nous électrise tous les deux. L'embrasser en sachant que nous pouvons aller aussi loin que ce que Billy appelle d'une voix

neutre « le nirvana charnel » me fait penser que l'apaisement est source de joie.

Après nous être embrassés pendant quelques minutes, Billy ferme la porte du bureau et nous nous jetons pratiquement l'un sur l'autre. Une fois consommé le nirvana charnel, au cours duquel j'ai le plaisir de voir une maîtresse conforme à l'image que je m'en fais, elle se tourne vers moi et, avec le plus parfait détachement, dit quelque chose comme :

— Parfois je me demande comment j'ai bien pu m'amouracher d'un vieux croulant comme toi.

Telles sont les joies que m'apporte l'adultère.

Billy est indifférente à bon nombre de choses : vêtements, nourriture, décor de la maison. Elle ne met ni parfum ni eau de Cologne. Elle utilise des produits de toilette pour bébés : talc et savon à la glycérine. Elle a horreur de faire la cuisine et une chose est sûre, jamais elle ne me proposera, après l'amour, une collation digne d'intérêt. J'ai souvent remarqué que ses habitudes alimentaires sont celles d'un mondain anglais dyspeptique du XIX^e siècle. Billy se lève pour m'offrir un gobelet de thé froid, une assiette

de biscuits durs ou une giclée d'eau de Seltz tiède du siphon posé sur son bureau. Assise sous sa couette à grignoter ces biscuits coriaces, elle me fait penser à une créature d'un autre univers. Elle est comme un système solaire avec ses propres caractéristiques extra-terrestres : son passé, son couple, ce que je fais dans sa vie, ce qu'elle pense de moi.

Je bois mon eau de Seltz, j'enfile mes vêtements et, à moins que Véra ne soit en déplacement, je rentre dîner chez moi. Si Véra et Grey sont tous les deux absents, ce qui arrive de temps en temps, Billy et moi allons au restaurant, et soit elle s'endort, soit elle donne l'impression qu'elle ne va pas tarder à s'endormir. Puis je la raccompagne, je rentre à la maison et prends un bon remontant.

Lors de ma rencontre avec Billy, l'adultère ne m'était pas une chose tout à fait inconnue. Je lui avais expliqué que chez les vieux couples les incartades étaient chose fréquente. À mesure que je le lui racontais, son visage s'était mis à exprimer tantôt de l'amusement, tantôt du mépris, et parfois les deux. J'avais passé en revue les différents cas de figure. Le dîner auquel vous êtes convié un soir où votre femme est absente et où vous êtes le seul

homme non accompagné. On vous demande de reconduire en taxi la seule femme non accompagnée, celle dont le mari est absent lui aussi. L'amie de la famille, divorcée, qui vous invite à prendre un verre, et ainsi de suite. Et pour finir j'avais ajouté que ces parties de jambes en l'air étaient la chose la plus gentille du monde.

— Je vois, avait-elle répondu, c'est comme caresser un chien.

Ma liaison avec Billy, elle le sait pertinemment, est quelque chose de très différent. Je la vois pratiquement tous les après-midi sauf le week-end. Les jours où elle donne ses cours, elle m'appelle. Nous sommes aussi fidèles que les oies du Canada, enfin plus ou moins. Elle fait indiscutablement partie de ma vie. Quand je ne travaille pas et quand je ne suis pas avec elle, mes pensées vont vers elle aussi naturellement qu'une main se pose sur la tête d'un enfant. Je communique mentalement avec elle quand nous ne sommes pas ensemble. Penser à elle est comme pénétrer dans une pièce secrète à laquelle je suis seul à avoir accès.

Ma femme et moi formons, nous aussi, un couple brillant. Ma femme est décoratrice d'intérieur ; elle a des dizaines de commandes

et elle est très demandée. Nos deux fils sont adultes. L'un est analyste financier et l'autre journaliste. Quelle famille pleine d'entrain nous devons faire quand nous nous retrouvons tous les quatre autour de la table. C'est ce que je dis à ma maîtresse. Elle me regarde de travers et déclare :

— Nous, on peut avoir des tas de types sensationnels à dîner.

Je sais que c'est vrai, et je sais qu'à l'inverse de ma sociable épouse, qui n'aime rien tant que recevoir, Billy pense qu'il n'est d'enfer plus infernal que celui de la vie mondaine. Elle a composé un court chant sans mélodie, à la façon d'un refrain de supporters d'une équipe de football, pour le décrire. En voici les paroles :

Ils nous invitèrent
Nous les invitâmes
Ils nous invitèrent
Nous les invitâmes
Ils nous invitèrent
Nous les invitâmes

Billy et moi nous sommes rencontrés dans une soirée pour le vingt-cinquième anniversaire de l'une des revues auxquelles nous

collaborons tous deux. Nous nous sommes lancés dans une conversation animée au cours de laquelle Billy m'a demandé si cette soirée n'était pas la plus ennuyeuse de toute mon existence. J'ai répondu que non, absolument pas. Billy a dit :

— Je ne supporte pas ces soirées à la gomme où on est obligé de rester debout et d'être poli. Quand ils s'ennuient, les gens bâillent, se grattent ou radotent. Vous, vous faites quoi ?

J'ai dit que je bâillais.

— Hum, vous n'avez pas l'air spécialement radoteur ! Partons d'ici.

Cet échange de paroles revient toujours sur le tapis quand on parle de nos intentions. Avait-elle dans l'idée de me draguer ? Avais-je l'air disponible ? Et ainsi de suite. Dehors, dans la rue, il est apparu que nous étions mariés et que nos conjoints respectifs étaient en déplacement. Une fois cela établi, nous sommes allés au restaurant et avons parlé métier.

Après le dîner, Billy m'a proposé de prendre un verre ou une tasse de thé. Je me suis demandé ce qu'il fallait penser de cette invitation. Je me suis dit que les jeunes, dans ce

domaine, n'y allaient pas par quatre chemins et que donc, une tasse de thé voulait probablement dire... une tasse de thé. Mes réactions à cette proposition sont également débattues lorsqu'il est question du pourquoi et du comment. Voulais-je qu'elle me séduise ? Avais-je dans l'idée de la séduire ? Savions-nous dès le début ce qui allait arriver ?

À propos de sa maison, Billy a dit :

— Nous n'avons ni bon ni mauvais goût. Nous n'avons pas de goût du tout.

Bien que dépourvu de style, son salon était assez confortable. Il y avait, au-dessus de la cheminée, un portrait de ce qui pouvait être un ancêtre. Sinon, c'était une pièce qui ne révélait rien de ses occupants à part leur sérieux et un manque d'inspiration pour la décoration. Billy nous a fait du thé. Nous avons continué à discuter. Au bout d'un moment, il m'a semblé que Billy commençait à avoir sommeil, aussi suis-je parti.

Après cela, nous avons sacrifié aux mondanités. Ma femme et moi les avons invités à dîner, avec quelques spécimens de la finance, un peintre, ainsi que nos fils et leurs amies. Billy est restée muette toute la soirée, alors que la conversation de Grey, un type vraiment

intelligent, a intéressé tout le monde. Billy ne semblait pas du tout à l'aise. Elle exceptée, nous avons tous passé un très bon moment. Puis ils nous ont invités, avec quelques spécimens de la finance qu'ils connaissaient, plus un critique musical et sa femme maquettiste. À ce dîner, Billy avait l'air fatigué. Il était clair que faire la cuisine l'ennuyait. Elle m'a dit plus tard que lorsqu'elle était obligée de recevoir, elle était du genre à tout faire elle-même depuis A jusqu'à Z, comme par exemple les fonds de sauce. Dès l'instant où elle mettait le pied dans la cuisine, elle n'aspirait qu'au moment où la vaisselle serait terminée et tout le monde parti.

Puis nous les avons invités, mais Grey avait un gros rhume et ils ont dû se décommander. Ensuite, Billy et moi, nous nous sommes trouvés nez à nez un jour où nous venions tous deux remettre des articles au même journal, et nous avons déjeuné ensemble. Elle m'a dit qu'elle recherchait un des mes articles (nous nous en étions envoyés dès le début). Deux jours plus tard, après avoir fouillé dans mes dossiers, j'ai trouvé l'article en question. Comme je devais aller dans son quartier, je l'ai déposé chez elle. Elle m'a écrit un petit

mot à ce sujet et je l'ai appelée pour en discuter plus à fond, ce qui nécessita un autre déjeuner au restaurant. Puis elle a dit qu'elle m'envoyait un livre que je souhaitais lire, ensuite c'est moi qui lui en ai envoyé un, et c'est parti.

Un soir, je me suis arrêté pour bavarder avec Billy et Grey. Je venais de conduire Véra, qui partait pour la Californie, à l'aéroport. Je décidai de passer à l'improviste, mais, quand je suis arrivé chez eux, j'ai appris que Grey était en déplacement, lui aussi. Était-ce ce que j'avais secrètement souhaité ? Billy était en train de travailler dans son bureau, et, sans arrière-pensée, elle m'a fait monter. Je l'ai suivie et, sur le seuil, je l'ai embrassée. Elle m'a aussitôt rendu mon baiser, et on aurait dit qu'elle en était malade.

— Ce n'est qu'un baiser, ai-je balbutié un peu affolé. Ma maîtresse gardait le silence.

— Un baiser amical, ai-je ajouté.

Ma maîtresse m'a lancé un regard à vous glacer le sang et a demandé :

— Parce que c'est comme ça que vous avez l'habitude d'embrasser vos amis ?

— Cela ne se reproduira pas. C'était un malentendu.

Billy m'a regardé d'un œil si sombre et si dur que je n'ai eu d'autre choix que de l'embrasser encore et encore.

Après tout ce temps-là, je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui, dans la vie passée et présente de Billy, explique que j'aie pu y entrer. Elle a un jour déclaré qu'à son avis, la plupart du temps les couples mariés ne s'embrassaient pas assez souvent, et je sentis que pour une fois elle laissait filtrer un peu quelque chose de sa vie avec Grey. Je me trompais peut-être. Car, tel un Peau-Rouge, elle sait tenir sa langue et ne laisse jamais échapper un mot de trop.

On ne peut en dire autant de moi, et quand Billy me regarde de travers d'un œil sévère, je me rends compte que j'ai prononcé une parole malheureuse. Une fois, je lui ai raconté qu'avant de la connaître, embrasser n'était pas mon principal souci (pour quelqu'un qui ne fait pas de sentiment, elle, c'est une embrasseuse insatiable). Cela me valut un sourcil levé et un regard de dédain assez effrayant qui me fit comprendre qu'elle se le tenait pour dit.

De temps en temps, je trouve judicieux de raconter à Billy à quel point Véra et moi nous nous entendons.

— Super, rétorque Billy. J'en suis ravie pour toi.

— Ben quoi, c'est la vérité.

— Ça, j'en suis convaincue. Je suis également persuadée qu'il n'y a aucune raison au monde pour que tu viennes me voir à tout bout de champ. C'est probablement involontaire, un peu comme éternuer.

— Tu ne comprends donc pas. Véra a des copains. Moi, j'ai des copines. La base d'un mariage solide, c'est la liberté.

— Oh, je vois ! Le matin tu couches avec tes autres copines, et l'après-midi tu viens ici. Quelle vitalité, pour quelqu'un de ton âge.

Un jour, ce genre de conversation a eu des conséquences inattendues. J'ai dit à quel point Véra et moi nous nous entendions, et Billy a eu l'air sincèrement affectée.

— Au diable les amants chiches, a-t-elle déclaré. Tu ne peux pas tout simplement dire que tu es amoureux de moi et que ça te fait peur, et on n'en parle plus ?

Ma gorge se serra.

— Évidemment, tu n'es peut-être pas amoureux de moi, a-t-elle ajouté de sa voix la moins expressive.

J'ai répondu :

— Je suis vraiment amoureux de toi.

— Eh bien, voilà !

Ma curiosité à l'égard de Grey ressemble à ces énormes chiens féroces qu'on retient en laisse. De trois ans plus âgé que Billy, il est plutôt beau gosse, avec les cheveux en bataille et l'air, quand vous lui parlez, d'un matheux en prise avec un problème. Il porte des lunettes cerclées à monture métallique et ne rentre pas sa chemise dans son pantalon. Il a un corps de jeune homme et la tête d'un génie ou de quelqu'un au cerveau en perpétuelle effervescence. Billy et lui ont davantage l'air d'être complices que mari et femme.

Quels sont les sentiments qu'elle éprouve à son égard ? C'est en bafouillant que j'ouvre l'enquête :

— Heu, c'est, heu, c'est un peu difficile pour moi d'imaginer ta vie avec Grey. Enfin, c'est difficile d'imaginer ta vie de tous les jours.

— Ce que tu veux savoir, c'est si on couche souvent ensemble et si ça me plaît.

N° d'édition : L.01ELFN000428.N001
Dépôt légal : octobre 2018